



Lacore-Martin, Emmanuelle. Figures de l'histoire et du temps dans l'oeuvre de Rabelais

Daniel Ménager

Volume 34, Number 1-2, Winter-Spring 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1106420ar>

DOI: <https://doi.org/10.33137/rr.v34i1-2.16184>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Iter Press

ISSN

0034-429X (print)

2293-7374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Ménager, D. (2011). Review of [Lacore-Martin, Emmanuelle. Figures de l'histoire et du temps dans l'oeuvre de Rabelais]. *Renaissance and Reformation / Renaissance et Réforme*, 34(1-2), 274–276.
<https://doi.org/10.33137/rr.v34i1-2.16184>

Lacore-Martin, Emmanuelle.

Figures de l'histoire et du temps dans l'œuvre de Rabelais.

Études Rabelaisiennes, 51. Genève: Droz, 2011. xvii, 342 p. ISBN 978-2-6000-1461-8 (relié) \$114.

Un ouvrage de l'esprit (expression, certes, un peu désuète) se distingue d'un livre à la mode par un certain ton, une exigence, une volonté de se rapprocher de la vérité. Si l'on accepte ces critères, il ne fait pas de doute que le livre d'Emmanuelle Lacore-Martin appartient à cette catégorie. Cela ne veut pas dire que son auteur n'est pas au courant des travaux les plus récents sur Rabelais : rien à dire à sa bibliographie, réduite sagement à ce qui concerne vraiment son sujet. Mais Lacore-Martin ne se réfugie pas dans l'érudition. Il arrive même (ô miracle !) que certaines pages soient entièrement dépourvues de notes. Pour autant, l'auteur ne cesse pas de réfléchir. Ses préférences vont aux livres qui l'aident à penser les notions de temps et d'histoire, si difficiles dans la philosophie. Nora, Le Goff, Ricoeur, Gilson (qui, il y a déjà longtemps, avait écrit des pages si justes sur Rabelais) lui permettent de progresser, à sa manière, parfois un peu lente, mais toujours contrôlée. On la croit parvenue à quelques certitudes : un nouveau paragraphe les remet en cause. On devine aussi que le temps écoulé entre la soutenance de thèse (2003) et cette publication a permis à l'auteur de remettre avec exigence l'ouvrage sur le métier.

La première partie («Temps et narration») appartient à la poétique, qu'il s'agisse de la difficile question du genre auquel l'œuvre de Rabelais appartient, de la place du narrateur-personnage dans l'histoire de ses géants, et de la manière dont il joue avec la chronologie. Dans sa deuxième partie («L'histoire en question»), Lacore-Martin s'intéresse aux conceptions proprement historiographes de Rabelais et aux historiens contemporains (en particulier Alain Bouchart, l'auteur des *Grandes Chroniques de Bretagne*, Jean Lemaire et Jean Bouchet). Ces développements se concluent sur un chapitre intitulé : «la vérité en question». Poétique et histoire s'épaulent mutuellement dans une troisième partie, dont le centre se trouve sans doute dans une très riche réflexion sur les rapports entre histoire et mémoire. Surplombant le tout, les chapitres de la quatrième partie s'intéressent au «Temps de l'homme et [au] temps du monde». Ces quatre-vingt dix dernières pages rivalisent avec les meilleurs travaux consacrés à Rabelais.

Le sujet choisi réclamait à la fois le sens du texte et une réelle compétence philosophique. On n'a que l'embarras du choix pour citer des analyses originales, suggestives, brillantes. Par exemple, ce qui est dit de la représentation du temps dans l'éducation de Gargantua (p. 53 ss.) du temps de la quête (*Tiers Livre*) et de l'éphéméride (*Quart Livre*). Plus on avance, plus les pépites abondent. L'une des analyses les plus remarquables et les plus documentées concerne le trophée élevé par Pantagruel dans le livre qui porte son nom, comparé aux colonnes d'Hercule que Picrochole rêve de dépasser. Mesure d'un côté, démesure de l'autre. Ce qui est dit de la mémoire des peuples, mise à mal par la rupture de l'alliance entre Gargantua et son voisin, emporte aussi la conviction. La palme revient sans doute aux analyses de la quatrième partie, notamment à celle de l'épisode des «Bien-ivres», pourtant bien exploré par la critique : la soif et sa satisfaction, la possibilité de trouver l'éternité dans le temps, l'identité théologique du sommelier : tout cela, trouvé au ras du texte, dialogue de manière la plus neuve avec Plotin, saint Augustin et Hermès Trismégiste. Remarquable aussi est la façon dont Emmanuelle Lacore-Martin retient sa plume. Pour elle, Rabelais n'a cessé d'hésiter entre plusieurs appels philosophiques. Mais au lieu de se réfugier dans la notion un peu fatiguée de dialogisme, elle sait nommer les philosophies qui le tentent. Jusqu'au bout, son auteur reste l'homme de l'hésitation.

Emmanuelle Lacore-Martin est moins convaincante dans les pages où, abandonnant quelque peu sa rigueur, elle a recours à la notion beaucoup trop vague de métaphore du texte, qui faisait florès au temps de la poésie triomphante : un passage du texte renvoyait à son ensemble et, finalement, tout symbolisait avec tout. Nous en sommes revenus, heureusement ! Qu'elle nous permette aussi d'exprimer trois désaccords ponctuels. Peut-on écrire que le *Cinquiesme Livre* possède, en raison de sa clôture, une conclusion bien peu rabelaisienne ? L'idée d'une recherche sous la garde des dieux et en la compagnie d'un ami ouvre toutes les portes, d'autant que le fameux «Trinch» est un oracle sans véritable contenu. D'autre part, l'idée que Thélème est un monde ouvert (p. 80) possède quelque chose de surprenant. Pas de murs sans doute dans ce couvent d'un nouveau genre, mais quelle fermeture idéologique ! Enfin, Lacore-Martin a tendance à minorer l'importance accordée par Rabelais aux traces archéologiques, au profit de la mémoire vivante. Elle aurait davantage nuancé son propos si elle avait regardé l'Épître-dédicace écrite pour la *Topographie de Rome* de Marliani (édition M. Huchon, p. 988–993).

Reste une question qui n'a rien à voir avec les objections d'un jury de thèse venant après les éloges. Elle concerne l'unité du livre, un peu problématique à nos yeux. Fallait-il vraiment passer par une réflexion sur l'historiographie (deuxième partie) avant de parvenir aux pages passionnantes des deux suivantes ? Que Rabelais se soit intéressé aux différentes manières d'écrire l'histoire ; qu'il ait voulu la séparer de la légende, comme l'a bien montré Jean Céard ; qu'il ait placé beaucoup d'espairs dans la mémoire vivante des peuples, ciment de l'unité nationale, voilà qui ne fait aucun doute. Mais il est moins évident qu'il se soit soucié de Bouchart, de Lemaire, de Bouchet et de leurs pareils. Dans le cas de ce dernier, Lacore-Martin est obligée d'argumenter *a silentio*, car il n'est jamais mentionné dans le texte rabelaisien. Et puis, les «chroniques» de Rabelais appartiennent quand même à la fiction, qui possède ses propres règles. Elle n'est pas tenue de rendre compte de la réalité. Ajoutons que dans ces pages, bien documentées et bien pensées, Emmanuelle Lacore-Martin n'est pas vraiment dans son élément. Elle excelle dans la réflexion philosophique et non dans le dépiantage des allusions. Lire philosophiquement Rabelais, voilà qui n'est pas donné à tout le monde. Le mieux est donc qu'elle suive sa pente : nous en serons tous enrichis. La preuve que son charisme propre est bien là se trouve dans le style, qui devient plus léger et plus inspiré dans les deux dernières parties. Citons par exemple cette phrase : «Aux coups de l'horloge et aux sonneries de cloches, Rabelais oppose le rythme silencieux et infime du corps individuel, lieu pourtant de la résonance la plus profonde du temps compté» (p. 310). Il serait facile de donner d'autres exemples de ces bonheurs d'expression. La thèse est souvent le premier ouvrage imprimé d'un jeune chercheur. Celui-ci, qui est déjà une réussite, promet encore beaucoup, à condition que son auteur réussisse là où Panurge échoue : se connaître soi-même.

DANIEL MÉNAGER, *Université de Paris X-Nanterre*